MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Les Archives Secrètes de la Police · Tome IX : Le Sang de la Révolution



La Chute de la Bastille

PREMIER CHAPITRE INTÉGRAL OFFERT

ADRIEN L. BEAULIEU

adrienbeaulieu.com · Ex-libris d'extrait gratuit

EXTRAIT DE LECTURE · DE L’ARCHIVE AU FEUILLETON

1. Le coin du quai Pelletier

On a écrit l’histoire de ces journées cent fois, et je ne me flatte pas de l’écrire mieux ; mais on l’a écrite du côté des vainqueurs, qui avaient besoin d’un triomphe, et du côté des vaincus, qui avaient besoin d’un martyre, et il se trouve que je l’ai vue, moi, du milieu d’une salle où l’on n’était ni vainqueur ni vaincu — seulement épouvanté, et fort occupé à ne pas le paraître. J’étais dans la grande salle des électeurs de l’Hôtel de Ville le 14 juillet 1789, un peu avant la fin de l’après-midi, quand un coup de pistolet, parti d’une main que personne n’a jamais nommée, a renversé au coin du quai Pelletier le dernier prévôt des marchands de Paris. J’affirme peu de choses dans ces volumes sur la foi de mes seuls yeux ; celle-ci en est une.

Ceux qui ont suivi ces archives depuis leur commencement savent ce qui s’est achevé deux jours plus tard, le 16, dans cette même salle : plus d’un siècle d’une magistrature qui avait eu ses grands hommes et ses médiocres, ses registres et ses secrets, et qui remit tout — les registres, les secrets et le reste — à un comité qui ne savait pas encore son propre nom. J’ai raconté cette fin ailleurs, par la plume de celui qui la subit, et je ne la raconterai pas deux fois. Ce volume commence où ce registre s’arrête ; et c’est ici que je dois avertir le lecteur d’un changement dont il s’apercevrait de lui-même.

Depuis le premier de ces volumes, la voix qui porte ces récits à côté de la mienne a toujours été celle d’un registre : le Livre de Raison d’un lieutenant général de police, tenu de main en main comme la charge elle-même. Il n’y a plus de charge ; il n’y a plus de registre. Ce qui m’a

servi de source pour l'époque qui s'ouvre ici, je l'ai dit une fois et je le répète parce que c'est toute la matière de ce tome : les feuilles d'un inspecteur qui écoutait, et les cahiers d'une femme qui comptait. Les feuilles sont d'un homme que mes lecteurs connaissent de loin — l'inspecteur Vaudreuil, du quartier Saint-Marcel, que le vieux Cordier avait formé et que le dernier lieutenant avait mis en place trois ans plus tôt. Elles sont numérotées, non reliées, écrites pour personne. On verra qu'il se posait lui-même la question de savoir pour qui il les écrivait ; il ne l'a jamais résolue ; c'est moi qui l'ai résolue pour lui, cinquante ans après, en les lisant.

Une dernière chose avant de commencer, parce qu'elle pèse sur tout ce volume et que je veux que le lecteur la porte avec moi dès la première page. Au bas du procès-verbal des électeurs de juillet 1789 — la pièce la plus honnête, à mon sens, qui soit sortie de ces journées — on lit une note que je recopie sans y changer un mot : « L'énigme de ces caisses n'a jamais été expliquée. Comment ont-elles été envoyées à l'Hôtel-de-Ville ? À quel effet ? D'où venait la nouvelle qu'elles étaient remplies de fusils ? Voilà ce qu'on n'a pu découvrir. » On verra de quelles caisses il s'agit. Je demande seulement qu'on retienne ceci : au cœur de la journée qui a tué Flesselles, il y a une question que les hommes mêmes qui l'ont vécue ont laissée ouverte, par écrit, de leur main. Le lecteur la connaît maintenant. L'homme qui allait passer six semaines à l'instruire ne la connaissait pas encore.

Il faut reprendre au 13 juillet, au matin.

Ce matin-là, sur la proposition de M. Ethis de Corny, procureur du roi de la ville, les électeurs formèrent ce qu'on appela le comité permanent : treize électeurs et le bureau de la ville, chargés de l'administration provisoire d'une capitale qui n'obéissait plus à rien.

M. de Flesselles en fut le président. Il continua de prendre, dans les actes, le titre de prévôt des marchands, et personne n'y trouva à redire, parce qu'un titre, ce jour-là, valait mieux que pas de gouvernement du tout. Le comité siégeait porte ouverte ; on y apprenait à chaque instant ce qui se passait dans la ville ; et ce qui se passait dans la ville tenait en un mot, toujours le même, crié par les députés des soixante districts qui se succédaient au bureau : des armes.

Vers une heure après midi, M. de Flesselles déclara au comité et au public présent — spontanément, dit le procès-verbal, et ce mot-là aussi mérite qu'on le pèse — que M. de Pressoles, intéressé dans la manufacture d'armes de Charleville, lui avait promis douze mille fusils ; qu'on les attendait d'un moment à l'autre ; que le même M. de Pressoles faisait espérer d'en envoyer trente mille autres sous trois ou quatre jours. On fit part aussitôt de la nouvelle aux députés des districts accourus pour demander des armes ; on leur dit de retourner chez eux et de revenir à cinq heures du soir : à cette heure, d'après les assurances du prévôt des marchands, on était sûr d'avoir reçu les fusils.

Le peuple de Paris, qui avait l'instinct de ne croire personne, ne s'en tint pas à cette promesse. Il se procura des armes par tous les moyens : celles, en petit nombre, qui se trouvaient dans l'Hôtel de Ville même ; vingt-huit mille fusils tirés des caves des Invalides ; les piques qu'on forgeait déjà. La garde bourgeoise fut établie dans la journée par un arrêté du comité, signé du prévôt, du bureau et des électeurs. Paris s'armait sans attendre M. de Pressoles ; mais il n'oubliait pas l'heure qu'on lui avait donnée.

À cinq heures, les députés des districts revinrent, exacts comme des créanciers. J'en revois un, un gros homme du district des Petits-Augustins, qui tenait son chapeau à deux mains et qui répétait, sans élever la voix, avec l'obstination terrible des gens polis : « Monsieur le prévôt, il est cinq heures. Vous nous avez dit cinq heures. Il est cinq heures. » On lui répondit que les fusils allaient venir. Il répondit qu'il attendrait. Il attendit. Toute la salle attendit avec lui, et l'attente d'une foule armée d'espérance est une chose qui se gâte plus vite que l'attente d'une foule armée de fusils.

Entre cinq et six heures du soir, on annonça enfin que plusieurs caisses étiquetées artillerie étaient arrivées dans l'Hôtel de Ville. C'étaient, disait-on, les armes promises. On se pressa. Les caisses furent ouvertes en présence de M. Hay, colonel des gardes de la ville, de M. le marquis de la Salle, des députés de plusieurs districts et d'un nombre considérable de personnes impatientes de procéder à la distribution.

Au lieu de fusils, on y trouva de vieux linges, des bouts de chandelles, des chiffons.

Je ne sais pas de coup de théâtre, dans tout ce que ces archives contiennent, qui ait été plus parfaitement machiné pour perdre un homme — si machiné il y eut. Un cri général de trahison s'éleva contre le prévôt des marchands et contre le comité tout entier ; tout ce qu'on tenta pour calmer cette fermentation ne servit qu'à la rendre plus redoutable. Dès cet instant — j'écris ceci en pesant chaque mot — la mort de M. de Flesselles fut résolue dans le public. Le Palais-Royal retentit toute la soirée des accusations les plus violentes ; sa perte y fut décidée, généralement, comme on décide d'une chose déjà faite.

Le soir même, un ordre signé de lui fit perquisitionner chez les Chartreux, où l'on disait cachés des fusils et de la poudre. On n'y trouva rien. Le 14 au matin, il révoqua l'ordre par écrit, et le billet de révocation portait ces mots, que cent bouches se répétèrent dans l'heure :

« Je me suis trompé ; j'ai été trompé. »

Qu'on me permette de m'arrêter un instant sur cette phrase, car tout le malheur de cet homme y tient. Elle était exacte, probablement ; elle était honnête, peut-être ; elle était, dans une ville qui cherchait un traître depuis la veille au soir, la pire phrase qu'un homme public pût écrire de sa main. On devinait, ou l'on croyait deviner, sous ces ordres donnés et retirés, une intrigue dont on voulait le dernier mot. Des doutes seraient nés à moins. La fureur croissait de minute en minute ; le mot de traître était dans toutes les bouches ; et l'on remarquait sur le visage de M. de Flesselles une altération qu'il s'efforçait de contenir. Avait-il un secret ? N'était-il que le prête-nom d'une jonglerie dont d'autres tenaient les fils ? Le moment n'était pas favorable pour une information calme et régulière. C'est le métier de la police que de poser ces questions-là quand il en est temps encore ; et il n'y avait plus de police.

Dans la matinée du 14, le péril grandit d'un degré. Plusieurs députés du Palais-Royal arrivèrent au comité permanent, suivis d'un concours immense. L'un d'eux, le plus exalté, dit d'un ton violent qu'ils avaient reçu mission des citoyens assemblés au Palais-Royal de dénoncer M. de Flesselles comme traître à la patrie ; que depuis plus de vingt-quatre heures le prévôt des marchands trompait ses concitoyens par de fausses promesses d'armes ; qu'il était en relation avec les principaux aristocrates ; qu'il avait surtout des liaisons

intimes avec le prince de Conti ; qu'il fallait enfin qu'il vînt au Palais-Royal expliquer et justifier sa conduite.

M. de Flesselles rassembla ce qui lui restait de forces et répondit avec une fermeté que le procès-verbal qualifie de tranquille — je doute de la tranquillité, mais je crois à la fermeté. Sa conscience était pure ; il avait rempli ses devoirs ; il ne demandait pas mieux que d'exposer sa conduite aux yeux de ses concitoyens. Quant à l'intimité qu'on lui prêtait avec le prince de Conti, c'était une insigne fausseté : il n'avait vu ce prince que deux fois en sa vie, dans des circonstances fortuites ; il ne lui avait jamais écrit ; il n'avait jamais reçu de lui une seule lettre.

On l'écouta. On ne le crut pas. La journée fit le reste.

L'après-midi, le comité, assailli de toutes parts, jugea à propos de se transporter dans la grande salle des électeurs. Elle était pleine d'une multitude agitée des sentiments les plus violents, et M. de Flesselles était le principal objet de leurs récriminations. Il arriva dans cette salle ; et là — malgré les membres du comité qui voulaient l'en empêcher, et c'est un trait que je demande au lecteur de retenir, car un coupable n'en fait pas de semblables — il persista à monter sur l'estrade et à s'y placer en évidence, tout près de M. Moreau de Saint-Méry, qui présidait.

Un moment après, on apprit la prise de la Bastille.

Les clefs de la prison d'État furent remises sur le bureau, au milieu d'un tumulte que je renonce à peindre. Je les ai vues : de grandes clefs noires, du fer d'un autre siècle, posées sur le tapis vert entre une écritoire et les papiers du jour, exactement comme on pose une pièce au greffe. La salle entière voulait les toucher ; ceux qui y parvenaient les soulevaient d'une main et les reposaient très vite, comme surpris

par le poids, et je songeai — mais c'est une pensée de vieil archiviste, et je l'avais peut-être moins nette ce jour-là — que Paris venait de porter sur ce bureau la seule serrure de la monarchie qu'il eût jamais réussi à ouvrir, et qu'il ne savait déjà plus qu'en faire. Il faisait dans cette salle une chaleur d'étuve ; les fenêtres ouvertes ne donnaient que du bruit ; on s'évanouissait dans les angles, on buvait à même les brocs, et par-dessus tout cela les voix continuaient, infatigables, de chercher leur traître.

On aurait pu croire que la victoire apaiserait la salle ; ce fut le contraire. Le triomphe, en ouvrant un champ plus large à l'imagination, exaspérait les têtes au lieu de les calmer ; il fallait soutenir ce qu'on venait d'oser, et pour le soutenir, purifier le comité, et pour le purifier, nommer le traître. On parlait de perfidie, de manœuvres ; on interpellait M. de Flesselles par son nom. Les premiers mots qu'il put prononcer au milieu de cet orage furent ceux-ci :

« Puisque je suis suspect à mes concitoyens, il est indispensable que je me retire. »

Il voulut descendre de l'estrade. Plusieurs personnes s'y opposèrent — non par égard, mais parce que ce mouvement l'exposait à la fureur du premier venu — et pour le moment il ne s'éloigna pas. Alors M. de Leuze, un des électeurs, voyant que sa résolution était de résigner ses fonctions, éleva la voix :

« Vous serez responsable, monsieur, des malheurs qui vont arriver ; vous n'avez pas encore donné les clefs du magasin de la ville, où sont ses armes et surtout ses canons. »

M. de Flesselles, sans répondre, tira les clefs de sa poche et les présenta à un électeur, qui les remit lui-même à un autre placé près de lui. Ce geste — le dernier geste administratif de six siècles de prévôté — n'a pas pris dix secondes, et je l'ai vu faire comme on rend sa montre.

Dans ce moment, plusieurs personnes se pressèrent autour du bureau et l'interpellèrent plus directement. Les uns disaient qu'il fallait se saisir de lui et le garder comme otage ; d'autres qu'on allait le conduire en prison au Châtelet ; un certain nombre exigeait qu'il se rendît au Palais-Royal pour y être jugé. Toute la salle, électrisée, retentit bientôt d'un seul cri :

« Au Palais-Royal ! Au Palais-Royal ! »

M. de Flesselles répondit : « Eh bien, messieurs, allons au Palais-Royal. »

On crut remarquer alors dans ses traits un peu plus de tranquillité. Peut-être espérait-il que cette démarche lui fournirait l'occasion d'échapper à la foudre qui grondait sur sa tête ; peut-être, plus simplement, préférait-il un tribunal, même de plein vent, à une salle qui n'en était plus un. Quelques électeurs, effrayés de sa témérité, voulurent l'en détourner. L'abbé Fauchet, après lui avoir dit quelques mots en particulier, venait de partir pour le district de Saint-Roch, où il portait des paroles en sa faveur. M. de Flesselles n'attendit pas son retour. Il descendit de l'estrade et traversa la salle.

La multitude qui le pressait de toutes parts ne lui fit pas la moindre violence. J'affirme cette disposition de la foule pour l'avoir vue. On spéculait encore sur la possibilité d'une justification ; on le croyait dupe d'un faux rapport dont il s'était réservé le secret ; on voulait

l'entendre, non le tuer. Il sortit. On sut bientôt qu'il avait traversé la place de Grève, suivi de beaucoup de personnes, sans éprouver aucun mauvais traitement.

Puis un coup de pistolet — que nous entendîmes du milieu de la salle — parti d'une main inconnue, le renversa par terre au coin du quai Pelletier.

Une main inconnue. Le procès-verbal dit : inconnue. Cinquante ans ont passé, et elle l'est restée. Je prie le lecteur de compter avec moi : une foule qui ne fait pas la moindre violence à l'homme qu'elle escorte ; un tribunal populaire qui l'attend à un quart de lieue, et qui l'attendra toujours ; et un seul coup de feu, tiré au coin d'un quai, à l'instant précis où l'accusé allait parler. On a dit que la colère du peuple avait fait justice. J'ai vu la colère du peuple ce jour-là ; elle criait, elle ne visait pas. Celui qui a visé n'était pas en colère.

Vaudreuil n'était pas dans la salle. Il l'a regretté toute sa vie, si l'on en croit une feuille tardive ; mais le 14 juillet, à l'heure où Paris prenait une forteresse, un inspecteur du quartier Saint-Marcel était un homme sans emploi qui remontait vers le centre de la ville parce que le bruit venait de là, et qu'il avait passé trente-neuf ans à marcher vers le bruit.

Il avait passé la matinée et le début de l'après-midi sur la rive gauche, à voir les districts s'armer. Rue Mouffetard, on avait distribué le matin des fusils des Invalides ; il s'était adossé à une borne et il avait compté, par habitude, sans que personne le lui demande — et le compte lui avait déplu, non par le nombre, mais par les mains. Devant Saint-Médard, un homme qu'il connaissait pour un honnête chamoiseur de la rue Gracieuse portait deux pistolets à la ceinture,

passés dans une ficelle en guise de ceinturon. L'homme le héla, tout fier :

« Monsieur Vaudreuil ! Vous voyez ça ? »

Il tapa sur ses pistolets comme on tape sur le ventre d'un ami.

« Je vois, dit Vaudreuil. Ils sont chargés ?

— Ils m'ont donné la poudre à part. » Le chamoiseur fouilla sa poche, en tira une corne, la montra. « Un garçon des Invalides m'a expliqué. Enfin, il expliquait à tout le monde à la fois.

— Et la balle, elle entre avant ou après la poudre ?

— Avant. » Un temps. « Après. » Le chamoiseur regarda ses pistolets, puis Vaudreuil, et son beau contentement se fendilla. « Vous me montreriez, vous ?

— Non, dit Vaudreuil, doucement. Rentrez-les sous votre veste, mouillez pas la poudre, et ne les sortez que si on entre chez vous. C'est le meilleur maniement que je connaisse. »

Le chamoiseur rit, à moitié. Vaudreuil continua sa rue. Personne ne commandait à personne. Ce n'était pas le désordre — le désordre, il savait ce que c'était, il l'avait vu à Réveillon en avril, quand il avait couru sans arme au milieu des pierres — c'était autre chose, qui n'avait pas encore de nom : chaque rue obéissait à elle-même, gravement, avec une espèce de politesse neuve, et aucune rue n'obéissait à la ville.

La nouvelle de la Bastille le prit au pont Saint-Michel. Un clerc dépoitraillé courait en criant qu'elle était prise, prise, prise — trois

fois, comme si le mot avait besoin d'être chargé lui aussi. Un vieux, sur le parapet, lui cria :

« Prise par qui ?

— Par nous ! » hurla le clerc sans se retourner.

Le vieux se tourna vers Vaudreuil, qu'il ne connaissait pas :

« C'est qui, nous ? »

Vaudreuil n'avait pas de réponse à cette question-là non plus. Il la rangea avec l'autre.

Celle de Flesselles le prit au Châtelet, par une marchande de marée qui remontait du quai en tenant son panier contre elle comme un enfant. Elle le dit à tout le monde et à personne : le prévôt était mort, tué d'un coup, là, au coin du quai, à l'instant. Un portefaix demanda si c'était la foule. La marchande dit que non, que la foule n'avait rien fait, qu'elle escortait — et elle chercha le mot — qu'elle escortait poliment . « Un seul coup, dit-elle. Un seul. Comme à la chasse. » Vaudreuil nota plus tard que les deux nouvelles étaient arrivées dans cet ordre-là, la forteresse d'abord, l'homme ensuite, comme si la ville avait réglé d'instinct l'ordre de ses affaires. Quand il déboucha sur la Grève, il n'y avait plus, au coin du quai Pelletier, qu'un cercle de dos et le silence particulier des foules qui viennent de voir ce qu'elles demandaient à voir.

Le corps était déjà relevé. Il ne vit que le pavé, et sur le pavé ce que le pavé garde.

— Fin des premières pages offertes (Chapitre I complet à retrouver dans l'édition intégrale) —

MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Poursuivre l’enquête avec Adrien L. Beaulieu

Retrouvez la fiche complète de « La Chute de la Bastille » pour réserver l’édition complète dès son ouverture, ou plongez dès ce soir dans notre trilogie historique disponible immédiatement.

Ouvrir la fiche officielle de « La Chute de la Bastille » →

Lire dès ce soir : Trilogie Treize à Table Tomes I–III (24,90 €) →

https://adrienbeaulieu.com/books/archives-secretes-vol25